Chapitre 1

LE PROFESSEUR

La ville de Greenbrooke est située au nord de l'Amérique du Nord, au Canada. Nommée ainsi en l'honneur d'un lord anglais qui n'a jamais mis les pieds sur le continent et dont plus personne ne se soucie depuis longtemps, si tant est que la destinée du vénérable lord a déjà tracassé quelqu'un dans ce coin de pays.

La ville et son agglomération rassemblent environ deux cent cinquante mille personnes. Majoritairement anglophone au début du siècle, la population est aujourd'hui majoritairement francophone. Certains parlent d'évolution, d'autres d'un signe des temps.

On retrouve à Greenbrooke quelques-uns des plus beaux lacs d'Amérique, des montagnes, vieilles mais fières, des rivières, un peu moins polluées qu'ailleurs, et des forêts que les nombreux moulins à scie de la région n'ont pas encore dégarnies, les producteurs locaux préférant s'approvisionner en matière première chez nos voisins américains. Pour une fois, il semble que la proximité de notre géant voisin n'a pas joué en notre défaveur.

Sans tomber dans le lyrisme pastoral, il est de notoriété publique qu'il fait bon vivre à Greenbrooke et que la qualité de vie y est supérieure. Cet état de choses n'est sans doute pas étranger au fait qu'on y retrouve une impressionnante brochette de millionnaires qui contribuent pour beaucoup à l'avancement du patrimoine architectural de la région, les châteaux de ces nababs s'y succédant et s'additionnant sans fin, comme dans un conte de Disney.

Mais Greenbrooke est avant tout une ville universitaire. Près de vingt mille homo sapiens, tous sexes confondus, venant de toutes les parties du monde et d'ailleurs y étudient, certains même très sérieusement. Quoique jeune, l'université de Greenbrooke bénéficie d'une excellente réputation et ses réalisations contribuent à faire de Greenbrooke une ville plus importante qu'elle ne l'est en réalité.

À telle enseigne qu'il existe un sérieux contentieux entre le maire et le recteur, à savoir qui occupe la fonction la plus importante. Est-ce que Greenbrooke serait la métropole régionale sans l'université, est-ce qu'il y aurait une université sans Greenbrooke et la volonté de son conseil de ville? C'est ce palpitant débat qui fait vibrer les Greenbrookois durant les longues soirées d'hiver, reléguant au second plan l'épineuse question de l'œuf et de la poule.

Même après avoir visité les plus beaux pays

d'Europe, la Suisse et l'Autriche arrivant en tête, j'en suis venu à la conclusion que les Greenbrookois vivent dans un endroit béni des dieux.

La vie y coule sans problème, si ce n'est quelques irritants, ici et là, qui viennent entretenir l'impression, la certitude de vivre réellement.

Les importés de la capitale, ou d'autres grandes villes du pays, ne manquent pas de souligner quelquefois, sans méchanceté il va sans dire, que la béatitude a tendance à passer par la platitude et que notre mode de vie manque peut-être un peu de piquant.

Mais en ce samedi 11 octobre, la vie sur le campus menaçait de basculer, et par effet d'entraînement, celle de la ville tout entière.

***

L'appel retentit en milieu d'après-midi. Je venais à peine d'entrer après avoir pratiqué, pendant quelques heures, un des sports les plus poétiques qui soient, le ramassage des feuilles mortes. J'étais encore essoufflé quand je décrochai.

— Lambert, c'est François Faggione.

Le téléphone du professeur ne m'aida guère à reprendre mon souffle. J'étais content d'entendre sa voix, mais surtout surpris.

— Professeur? Vous n'êtes pas à Venise?

François Faggione est un Canadien d'origine italienne, et sa famille demeure à Campigo, un petit village à une demi-heure de Venise. Le professeur dit toujours qu'il visite sa famille à Venise, ce qu'il fait d'ailleurs tous les ans depuis sa retraite, toujours de la mi-août à la mi-octobre.

— Je suis arrivé hier soir.

À cette phrase laconique succéda le silence. Le professeur agissait ainsi quand il était contrarié. Ce procédé a le mérite de développer chez son interlocuteur le sens de la répartie, et quelquefois même, de l'improvisation. Mais en ce magnifique samedi d'octobre, je ne me sentais pas en verve; de fait, j'étais plutôt disposé à soutenir les silences téléphoniques de mon ami. Au bout d'un certain temps, la conversation reprit :

— Je ne vous dérange pas, Lambert?

— Pas du tout, répondis-je, souriant intérieurement en imaginant la physionomie du professeur obligé de soutenir la conversation.

—Il faudrait que je vous voie, incessamment.

— Lundi? questionnai-je innocemment, sachant fort bien que le professeur n'aurait jamais appelé un samedi pour fixer un rendez-vous le lundi. Juste au cas où ledit rendez-vous serait devenu utile entre-temps.

— Non, aujourd'hui, bougonna-t-il.

Il ne semblait pas du tout priser mon manque de sagacité.

— Est-ce qu'il y a quelque chose de grave, professeur? Vous me paraissez troublé.

— Si je demande à vous voir, Lambert, c'est que je ne souhaite pas en parler au téléphone.

Le ton commençait à s'assécher sérieusement et j'estimai qu'il était temps de collaborer un peu plus si je ne voulais pas subir l'affront de me faire raccrocher au nez.

— Dites-moi à quelle heure, professeur, et je vais m'arranger pour être là.

Je n'avais strictement rien à faire et j'étais bien content de renouer avec mon vieil ami; mais j'ignore pourquoi ça m'amusait cette journée-là de jouer à l'important et de faire suer le professeur. La phrase eut son effet.

— Je ne voudrais surtout pas vous déranger, mon cher Lambert, si vous aviez déjà quelque chose au programme...

Je compris que je me dirigeais, à brève échéance, vers le monologue.

— Non, non, professeur, je vous assure.

— Tant mieux, reprit-il en élevant légèrement la voix.

J'attribuai ce mouvement d'impatience au décalage horaire, et je ne m'en formalisai pas.

— Soyez à sept heures chez moi. Il faut que nous discutions.

Jugeant complètement inutile de m'informer du sujet de la discussion, j'acquiesçai rapidement, juste avant d'entendre le ronronnement régulier

et continu de mon téléphone. Le professeur avait raccroché sans autre forme de civilité.

***

François Faggione est un personnage. Docteur en droit, professeur émérite de droit criminel, sa réputation de juriste chevronné a depuis longtemps débordé notre petit campus, et même les limites du pays.

Sommité en criminologie, le professeur Faggione s'est consacré, depuis quelques années, à l'enseignement spécialisé auprès des divers corps policiers du pays, et d'autres pays du G-8. Ses séminaires et ses conférences sont très courus.

Étant avant tout un intellectuel de haut niveau, certains autres aspects de sa personne ou de sa personnalité laissent quelquefois perplexe.

Malgré des dons d'orateur certains, il a gardé d'un bégaiement juvénile une certaine hésitation dans son élocution, surtout lorsqu'il est fatigué ou agacé. Pour ceux qui ne le connaissent pas, il donne alors l'impression de chercher ses mots, ou d'être à court d'idées. Cette impression est toujours trompeuse et celui qui ne s'en méfie pas en paie généralement le prix.

Sur le plan physique, je crois que l'on peut dire, toute charité chrétienne mise à part, que le professeur est plutôt désavantagé. Cependant,

pour l'avoir côtoyé pendant des années, j'ai souventes fois réalisé que le professeur tirait un avantage certain de son apparence désavantageuse, et même de son handicap. Et l'aventure que je m'apprêtais à vivre avec lui allait me conforter dans mon opinion.

Célibataire endurci, le professeur héberge chez lui, depuis quelques années, un compatriote italien, un peu plus âgé que lui, moins beau encore, et qui ne parle presque pas anglais ni français. Ce personnage étrange, qui répond au nom de Domenico, fait fonction de larbin auprès du professeur.

Son célibat, l'arrivée dans le décor de Domenico et une misogynie sévère non dissimulée ont occasionné au professeur des jeux de mots auxquels se prêtaient facilement les deux initiales de son nom. Personnellement, j'ai toujours été convaincu du caractère hétéro de l'option sexuelle du professeur, étant aidé en cela par le souvenir d'une semaine mémorable que nous avions vécue tous deux à Paris, il y a quelques années.

François Faggione ne recherche pas l'amitié, et la refuse quand elle lui est offerte. Sa misanthropie égale presque sa misogynie. Je suis l'exception qui confirme la règle. De fait, à ma connaissance, je suis le président et le seul membre du fan club du professeur.

Je l'appelle professeur parce qu'il m'a déjà enseigné et aussi parce qu'il ne m'a jamais

encouragé à l'appeler autrement. N'ayant pas la témérité de le nommer par son prénom, ou son nom, j'ai choisi professeur; ce qui n'altère en rien notre amitié, semble-t-il. Cependant, la barrière du tutoiement n'a jamais été franchie, si ce n'est une fois, alors que j'étais ragaillardi par quelques martinis bien tapés. J'aurais préféré, je crois, franchir la barrière du son. L'expérience fut malheureuse et jamais renouvelée.

***

Le professeur m'appelle Lambert. Je précise qu'il s'agit de mon prénom. C'est important de le souligner parce que je crois bien être le seul que le professeur désigne par son prénom, Domenico excepté.

Je suis moi-même professeur de droit, chargé de cours, à la faculté d'administration où j'enseigne le droit des affaires.

Étant, grâce à ma famille, indépendant de fortune, je n'ai jamais eu de goût comme tel pour la pratique du droit sur le terrain. L'appel de la veuve et de l'orphelin ne m'a jamais atteint. Je n'avais pas le goût non plus, et n'en possédais d'ailleurs pas le talent, de faire la brillante carrière universitaire de mon ami le professeur.

Paresseusement, et d'une manière toute pragmatique, j'ai opté pour un poste de chargé de cours, tout en bas de l'échelle, et ailleurs qu'à

la faculté de droit pour éviter toute compétition ou comparaison.

C'est un doux euphémisme de dire que je fuis les problèmes. Malgré cette propension pour la sérénité et la paix, je me suis commis un jour dans un mariage, alors que j'étais encore en bas âge. J'avais vingt-sept ans.

Ma femme, au demeurant charmante et lucide, caractéristique qui n'est pas toujours l'apanage des personnes de ce sexe, ne s'accrocha pas et n'essaya pas de prolonger indûment une nuit qui aurait dû être sans lendemain. Bénie soit-elle.

Elle demanda le divorce qu'un juge eut la sagesse de lui accorder, non sans avoir, au passage, délesté mon patrimoine qu'il estimait un peu trop garni pour un individu sur le point de redevenir célibataire.

Il y a un prix à payer pour tout dans la vie, surtout pour la vie conjugale, et je m'estimais heureux d'avoir les moyens de recouvrer ma liberté et de ne pas être maladivement attaché aux biens de la terre.

Cette aventure, que j'oserais qualifier de matrimoniale, m'a été somme toute assez profitable puisqu'elle m'a permis d'acquérir un nouvel état civil, celui de divorcé. Pour des raisons nébuleuses pour moi, cet état civil paraît avoir un effet aphrodisiaque auprès de la gent féminine, et je suis encore reconnaissant à mon ex-épouse d'avoir contribué, malheureusement

pas toujours d'une façon complètement désintéressée, à mon nouvel état que j'apprécie un peu plus chaque jour, et chaque nuit.

***

J'étais perdu dans mes pensées quand j'arrivai à la demeure du professeur. Sa résidence est située dans le nord de la ville de Greenbrooke, dans un quartier qu'on appelle le quartier Nord. Nos élus municipaux font parfois preuve d'une imagination débridée. C'est le quartier huppé de la ville, n'ayons pas peur des mots, le quartier de la bourgeoisie.

En fait, la ville est divisée en trois quartiers. À l'ouest de la ville, on retrouve le quartier... Ouest. Eh oui! L'université est située dans ce quartier. Animé par le campus, c'est le quartier des étudiants et de la classe moyenne, avec ses pubs et de jolies maisons qui n'ont pas l'air de manoirs rescapés d'un autre siècle.

Dans l'est de la ville, il y a l'autre quartier, dont je vais vous laisser deviner le nom, quitte à vous le révéler dans mon deuxième livre. Ce quartier accueille une classe de gens un peu plus défavorisés, mais pas dénués de sens pratique ou critique. Ainsi, en parlant du quartier Nord, les gens de l'est ont l'habitude de dire : le quartier des grosses hypothèques.

Quant au quartier Sud, il n'y en a pas. Il est

quelquefois périlleux de perdre le nord, Greenbrooke avait perdu le sud.

Peut-être cette image du quartier Nord, véhiculée par les gens de l'est, reflétait-elle une certaine réalité, mais il est quand même juste de dire qu'il s'agit du plus beau quartier de la ville, et le professeur habitait la partie que l'on nomme communément le vieux Nord, où les maisons sont plus vieilles, mais ont plus de gueule. Celle du professeur ressemblait à la maison hantée du Magic Kingdom. À mon sens, elle était faite sur mesure pour le professeur qui est certainement, et de loin, l'Italien à l'allure la plus british au monde, surtout lorsque sa moustache n'est pas taillée, et elle ne l'est presque jamais.

Domenico, quant à lui, jure un peu dans le décor.

Je sonnai, et c'est lui qui m'accueillit, en souriant en italien. Je le suivis jusqu'à la bibliothèque, la plus belle pièce de la maison, à mon avis. On y trouve des boiseries en acajou, des milliers de livres mal alignés qui nous regardent, un bureau massif, des chaises de cuir rouge capitonnées, et, comme à l'habitude en cette saison, un magnifique feu dans le foyer qui dansait et chantait l'humidité du bois.

La chaleur du bois d'érable, ses flammes crépitantes et sa puissance odoriférante m'excitaient physiquement. Cependant, l'anxiété que même un aveugle aurait pu lire sur le visage de

mon ami, me titillait d'une façon presque coupable. Il était sept heures du soir. À l'extérieur, le froid s'était installé pour la nuit, un froid plus froid que la normale saisonnière, disent les météorologues. Il pleuvait légèrement. Je regardais la pluie caresser les fenêtres du bureau, le professeur qui se tenait droit, au fond de la pièce, avec sur le dos son vieux gilet gris qui détonnait curieusement, sa moustache triste, et je pensais en moi-même : il ne manque qu'Agatha.

—Félicitations, Lambert, vous êtes à l'heure.

Le professeur avait dit cette phrase comme s'il venait de me décerner un prix.

—Vous prenez toujours du gin, je suppose, sec?

—Effectivement, je suis un homme fidèle, comme vous le savez.

S'adressant en italien à Domenico, il commanda un scotch pour lui, et un gin pour moi. N'eût été de l'appréhension que m'occasionnait cette invitation impromptue, nous aurions été en affaires pour une magnifique soirée de célibataires; mais j'avais la curieuse et désagréable sensation que la suite n'allait pas s'orienter dans ce sens. Le professeur n'est habituellement pas du genre gai luron, mais en ce samedi soir, il se surpassait en solennité. Ses traits, tirés par le voyage de retour, ramagés par les flammes du foyer et les ombres qu'elles dessinaient dans la pièce, ses yeux plus sombres que d'habitude,

j'avais le sentiment d'être sur le point d'assister à mon autopsie.

Heureusement, le gin arriva à la rescousse, et je dégustai généreusement, sans saluer le professeur. Il y a des moments dans la vie où on ne peut remettre à plus tard.

Le professeur me dévisagea encore un peu plus, huma et savoura lentement, presque précieusement son scotch, comme une personne qui sait vivre, à tout le moins qui sait boire. Enfin la conversation s'engagea, quand Domenico eut pris congé.

— Lambert, êtes-vous au courant de ce qui se passe sur le campus?

— Oui, répondis-je, perplexe, certainement plus que vous qui arrivez d'un voyage de deux mois en Italie.

Le professeur avait la mine contrariée et triste à la fois. Après un silence appuyé, il laissa tomber lourdement.

— John Day est mort.

Il y eut encore un silence; la pièce était pleine de ce silence écrasant. Tout s'arrêta, sauf le feu dans la cheminée, qui semblait redoubler d'ardeur. Ce feu que je trouvais si beau à l'instant, me dérangeait maintenant souverainement, m'empêchant de réfléchir, ou de souffrir. Je répétai lentement, détachant chaque syllabe.

— John-Day-est-mort.

Le professeur, cette fois, avala son scotch sans précaution. Soudainement, comme une digue qui lâche, les questions déboulèrent de ma bouche, sans contrôle :

— ... quand, comment, où, pourquoi?

Le professeur restait silencieux, mais il avait commencé à marcher dans la bibliothèque. Il me semblait que c'était moins lourd à porter que sa position stationnaire.

— Je vais prendre un autre gin, professeur, dis-je machinalement en tendant mon verre comme un automate.

Le professeur sonna Domenico et passa la commande, toujours en italien. Je pris la précaution d'ajouter :

— ... tanto, tanto, beaucoup.

Domenico sortit et revint sans qu'un seul mot fût prononcé. C'est moi qui enclenchai à nouveau dans une tentative pour briser ce silence insoutenable.

— Qu'est-ce que vous savez au juste, professeur?

— Peu de chose. Je suis arrivé hier soir, et j'étais épuisé. Ce matin, le décalage horaire aidant, sans doute, je ne me suis pas levé tôt, contrairement à mon habitude. De fait, c'est le recteur qui m'a réveillé... Il passait midi.

— Le recteur?

— Oui. Il avait eu mon numéro privé par mon ancienne secrétaire.

—Il a dû menacer de la congédier pour ça, rien de moins.

—La conversation a été courte. Vous le connaissez, Lambert, vous savez qu'il est d'un naturel verbeux, eh bien pas aujourd'hui.

—Et qu'est-ce qu'il vous a dit?

—Couture est mort. C'est ça qu'il m'a dit. Je lui ai demandé s'il parlait bien du vice-recteur, et il m'a répondu : « Il n'était plus vice-recteur, et il est mort. On l'a trouvé ce matin dans son bureau à la faculté d'administration; il faut que je vous voie aujourd'hui. » J'étais estomaqué et mal réveillé, je lui ai donné rendez-vous ici, ce soir, à huit heures.

—Pourquoi? demandai-je mécaniquement.

—Aucune idée. Ça m'a échappé. Je ne sais absolument pas pourquoi, j'ai donné rendez-vous au recteur ici; je ne tiens pas du tout à le voir, surtout pas ici. J'ai essayé de le rejoindre cet après-midi pour annuler, mais je n'y suis pas arrivé. C'est là que j'ai décidé de vous appeler. Vous le connaissez bien mieux que moi, vous êtes de la même faculté.

—Oui, je le connais, assez pour savoir que c'est un traître... un renégat de la pire espèce... un...

J'allais insulter la race canine quand le professeur m'interrompit :

—On parlera du recteur plus tard, étant donné que vous me paraissez bien le connaître.

Pour l'instant, j'aimerais que vous m'en disiez un peu plus sur celui que vous appelez toujours John Day. Lui aussi, vient de votre faculté; c'est un ami à vous, je crois.

— Professeur, je suis rattaché à la faculté de droit. Le fait que j'enseigne à la faculté d'administration ne signifie pas que j'ai apostasié la mienne.

Avant de continuer, je sentis le besoin de renouer avec le liquide cristallin que contenait mon verre, et le professeur en profita pour jeter une bûche au feu, qui consommait au moins autant que moi.

— John Day, c'est Jean Couture. Lorsqu'il est arrivé à l'université, il y avait déjà sur place un Jean Couture. Il a donc commencé à utiliser Jean D. Couture. Je n'ai jamais su à quoi correspondait le D. Puis les gens se sont mis à l'appeler Jean D., et John D., enfin John Day.

— Intéressant comme évolution, reprit le professeur. C'est comme ça qu'on est passé de Jean Couture à John Day. De quoi faire retourner Darwin dans sa tombe.

— Eh oui! les voies du Seigneur sont impénétrables. Effectivement, j'étais un de ses amis, mais je n'ai aucun mérite; John Day n'avait que des amis.

— Le recteur y compris? demanda sournoisement le professeur.

— Oui, le recteur y compris, au début, et pour

un long moment; en fait, je dirais que John Day a été le plus fidèle allié de Leech durant son ascension vers le sommet.

— Et qu'est-ce qui s'est passé?

—Je ne sais pas. Lorsque John Day était doyen de la faculté d'administration, il était le supérieur de Leech. Quand le recteur du temps sollicita l'appui de John Day pour son élection à un deuxième mandat, ce dernier négocia la présence au sein de l'exécutif d'un vice-recteur émanant de sa faculté. Le recteur fut réélu et John Day désigna Leech comme candidat au vice-rectorat. Et de ce poste, Leech est ensuite passé recteur, quand John Day s'est désisté en sa faveur.

— C'est pourquoi Leech l'avait nommé vice-recteur, je suppose, résuma frugalement le professeur.

— John Day avait les qualités pour être vice-recteur; il avait les qualités pour être recteur. Que le geste de Leech ait été occasionné par un sentiment de gratitude n'était pas offensant pour la communauté universitaire. Au contraire. Tout le monde a applaudi à cette nomination. C'était un bon coup pour Leech; il nommait un candidat compétent et il retournait l'ascenseur à quelqu'un qui le méritait.

— MAIS...

Le professeur venait de prononcer un *mais* comme j'en avais rarement entendu un. Même la flamme dans le foyer en avait bégayé.

— Mais ça n'a pas duré. John Day faisait un excellent travail et était apprécié de tous les intervenants, même des syndicats. Pourtant Leech l'avait viré, il y a deux mois environ; vous veniez tout juste de partir.

— Avoir su, reprit le professeur.

— J'ai demandé à John Day la raison de son congédiement et il m'a avoué l'ignorer complètement. Inutile de vous dire que cette situation l'a dévasté. Il était méconnaissable. C'était la première anicroche dans un parcours jusque-là sans faute. Le doyen de la faculté d'administration l'avait récupéré presque immédiatement, et on lui avait confié un vague mandat en rapport avec la fondation de la faculté. C'est tout ce que je sais, professeur. Quand je le rencontrais, ces derniers temps, dans les couloirs, il était, la plupart du temps, perdu dans ses pensées. C'était perceptible qu'il filait un mauvais coton et c'est évident que son problème de filature ne s'est pas arrangé.

— Et quand l'avez-vous vu pour la dernière fois?

— Cette semaine, mercredi ou jeudi. Je l'ai vu au café. Il était attablé seul, lui qui quelques semaines auparavant était vice-recteur, et n'avait pas une minute à lui. Je suis allé le saluer et on a jasé cinq minutes, peut-être seulement deux. J'étais mal à l'aise, et lui également.

— Personne ne l'a appuyé dans cette histoire?

Personne n'a demandé de compte à Leech?

—Personne.

—C'est la nature humaine, Lambert. Et il semble que la nature devient de plus en plus humaine dans les hautes sphères du pouvoir, dans quelque domaine que ce soit. Tous ceux qui sont aux commandes risquent à plus ou moins brève échéance d'expérimenter la loi de la gravité. Votre ami le savait. L'université est un monde... cruellement humain.

—Maintenant, il le sait, pour ce que ça peut lui servir.

—Lambert, à vous écouter, j'ai de plus en plus envie de rencontrer le recteur.

—Eh bien, pas moi.

—Un autre gin, peut-être?

Cette aimable question fut interrompue par la sonnerie de la porte d'entrée. J'eus quand même le temps de passer ma commande avant que Domenico n'aille ouvrir.

—Lambert, on dirait que vous vous en allez à l'abattoir.

—Professeur, j'ai le sentiment que celui qui va entrer dans cette pièce à l'instant est celui qui a tué John Day.

Je terminais à peine ces mots quand le recteur entra.

—Monsieur le recteur, bonsoir, prononça le professeur d'une voix grave.

— Pas de ça entre nous, Frank.

Le professeur sourcilla légèrement. Certains sur le campus l'appelaient Frank, mais le nombre était restreint et tendait à diminuer. Pour un Italien que sa mère appelait Francesco, passer de François à Frank ne semblait pas l'enchanter.

— Leech, vous connaissez Lambert Fortin.

Le recteur ne fit aucun effort pour dissimuler son désagrément. Peut-être que ma présence sur les lieux ne lui plaisait pas, mais j'optai pour la thèse qu'il n'appréciait pas que le professeur l'appelât par son nom.

— Bonsoir, Lambert.

Je pense que j'ai échappé de peu ce soir-là au « bonsoir, professeur Fortin ». Mais le recteur y mettait du sien et je décidai d'en faire autant.

— Bonsoir, Paul.

Malgré le foyer, malgré le bois d'érable, l'atmosphère n'était rien de moins que glaciale et je commençais à apprécier un peu moins le décor et un peu plus le gin.

Le professeur, qui était de plus en plus piqué par tout ce qu'il ne savait pas, fit un louable effort pour jouer son rôle d'hôte un peu moins mal qu'à l'habitude. Domenico, entre-temps, était revenu avec mon gin.

— Mon cher Leech, Lambert est une petite nature, il boit du gin. Encore un peu et il y mettrait de l'eau ou du tonic, comme les femmes.

Dans la bouche du professeur, c'était l'injure

suprême, mais la gent féminine n'étant pas représentée à ce moment-là, nul n'y prêta attention.

— Alors, pour vous, ce sera un...?

Le professeur attendait que le mot scotch tombât des lèvres du recteur, cette boisson étant le nectar autorisé de l'élite universitaire, mais le mot ne vint pas.

— Je vais prendre un cinzano.

Si le recteur pensait faire plaisir aux gênes italiens du professeur en demandant un cinzano, il ne pouvait être plus dans l'erreur. Après une brève hésitation, la commande fut acheminée à Domenico, le professeur renouvelant au passage son scotch, non sans rappeler à son interlocuteur les vertus de ce breuvage écossais.

C'est le recteur qui attaqua en interrogeant le professeur sur son voyage à Venise, sa famille, sa santé, enfin sur tout ce qui ne l'intéressait absolument pas. Le professeur le savait, et répondait distraitement.

***

Pendant cet échange insignifiant, entre deux hommes intelligents, j'observais le recteur. Paul Leech en était à son premier mandat. Son ascension avait été foudroyante. Il était encore jeune mais, surtout, dévoré par l'ambition. Depuis qu'il était en place, les gens le découvraient. Bien de sa personne, surtout beau parleur, il s'était

vite avéré évident, dans le cas de Leech, qu'il entendait obtenir un second mandat et qu'il allait gouverner à sa guise.

Alors qu'il avait toujours été un professeur et un gestionnaire ordinaire, une fois au pouvoir, presque par hasard, sinon par défaut, il démontra des qualités de politique à faire rougir Machiavel lui-même.

Pour ses partisans de la première heure, la surprise fut totale. Pour les autres, les calculateurs froids, les arrivistes, les ouvriers de la deuxième heure, cette révélation provoqua plutôt un enchantement et, sous la pression de ces derniers rastaquouères, Leech commença progressivement à renouveler son équipe. En fait, il s'était fait élire avec une équipe, il était en train de se constituer une cour.

Des rumeurs persistantes, comme toutes les rumeurs, circulaient sur le campus, à un certain moment, quant au caractère amphibie de la sexualité du recteur. Ce n'était certainement pas le seul trait de sa personnalité à vocation double. Même son visage était à deux faces, mentionnaient les plus charitables de ses admirateurs qui avaient ainsi l'impression d'exprimer une lapalissade.

Le professeur, que son rôle d'hôte parfait commençait à lasser, me sortit de mes rêveries avec sa douceur habituelle.

— Lambert, vous dormiez. On parlait de vous à l'instant.

— Je regrette, professeur, je pense que j'en ai perdu un bout.

— Ce n'est pas grave.

Et le professeur se retourna vers le recteur, sans plus se soucier de moi, ni surtout prendre la peine de répéter ce que j'étais censé avoir manqué me concernant. J'avais servi de diversion, il était temps de passer aux choses sérieuses.

***

— Leech, parlez-moi donc de ce qui vous amène ici.

Le recteur jeta un œil dans ma direction, pas très discrètement.

— J'ai mis Lambert au courant de notre conversation de ce matin, précisa le professeur qui avait observé le manège.

— Étiez-vous au courant, Lambert? me lança le recteur.

—Non, et je ne le suis toujours pas, d'ailleurs.

Le recteur nous toisa tous les deux; il semblait chercher un lutrin.

— Messieurs, voici ce que je connais de la situation. Je n'ai pas à vous rappeler qui était Jean Couture, vous le connaissiez tous deux. Ce matin, vers les sept heures, un concierge a trouvé son corps dans son bureau à la faculté.

Le concierge a immédiatement averti son patron, le responsable des immobilisations, qui, lui, a rejoint le doyen, qui à son tour m'a prévenu ainsi que la police. J'ai appris la nouvelle vers onze heures. La police était sur place entre huit et neuf heures. Le corps a été enlevé et l'enquête a été confiée à la sûreté municipale, puisque c'est sur son territoire. J'ai vérifié auprès du maire pour connaître le nom de l'inspecteur en charge du dossier. Il s'agit d'un dénommé Marchand, Rock Marchand. Le maire me dit que c'est une tête forte, qu'il a même essayé de bloquer sa promotion comme inspecteur, mais il semble être populaire dans le service. J'ai compris, à discuter avec le maire, que nous n'avions peut-être pas tiré le bon numéro.

— Et pourquoi? demanda le professeur.

— Parce que c'est un dossier qui risque d'être délicat.

Le recteur ne se laissa pas démonter par les deux paires d'yeux qui le scrutaient indécemment.

—Couture avait été nommé, il y a quelques semaines, à la direction de la fondation de la faculté d'administration. Cette fondation est alimentée par les dons des compagnies et des particuliers, surtout les anciens. Or, nous sommes en pleine campagne de financement. La base de cette campagne, et de toutes nos campagnes de financement, je n'ai pas à vous le spécifier, est la crédibilité de l'université. Sur ce sujet, il ne doit

pas, il ne peut même pas y avoir un soupçon d'interrogation.

—John Day n'est pas mort sur la bonne chaise, risquai-je furtivement.

Ce commentaire ne fut pas apprécié à sa juste valeur, et le recteur enchaîna :

—De par la fonction qu'il occupait au moment de sa mort, la disparition de Couture peut suggérer des scénarios fantaisistes qui pourraient être excessivement préjudiciables pour la campagne de financement. Une baisse de régime de dix pour cent seulement, et nous venons de dire adieu à cinq millions de dollars.

Le professeur intervint :

—Pouvez-vous me dire pourquoi vous ne l'avez pas gardé au poste de vice-recteur? On n'en serait peut-être pas là?

—Ce n'est pas pertinent, répliqua le recteur d'un ton à geler même la braise dans le foyer.

Mais le professeur poursuivit comme s'il n'avait pas entendu la remarque :

—Pourquoi, au fait, cette démotion, mon cher Leech?

Le recteur se rendait bien compte qu'il n'y échapperait pas, et il consentit à s'engager sur ce sentier, tout à fait à contrecœur.

—C'est une histoire de conflit de personnalités.

—Ah bon! reprit le professeur, conflit de personnalités entre qui et qui?